LES FAUSSES, INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

EN UN ACTE ET EN VERS.

Par M. BARTHE ; *de l'Académie de Marseille.*

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

PERSONNAGES.

DORIMÉNE, *jeune veuve.*

ANGÉLIQUE, *Cousine de Doriméne.*

Le Marquis de VALSAIN, *Amant de Doriméne.*

Le Chevalier DORMILLI, *Amant d'Angélique.*

MONDOR.

La Scène est à Paris chez Doriméne.

LES FAUSSES, INFIDÉLITÉS, *COMÉDIE.*

SCÉNE PREMIÉRE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

CHevalier, votre amour eſt une frénéſie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine eſt une fantaiſie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Doriméne un peut trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre ſcène d'hier fut bien extravagante!
Angélique eſt outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?

Il lui sied de bouder ! Les femmes, les voilà.
Ont elles quelque tort? Si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse ! Elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu ? —
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être.

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Oui ? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisans,
De maîtresse & d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux & même amans commodes.
Je leur permets de rire ; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien :
C'est le plus beau sang froid ! ...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon systême.
L'air froid cache souvent un cœur qui sçait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit sçavoir estimer.
Les Femmes, j'en conviens, peuvent être infidelles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon !

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, & point de triſte chaîne.
De l'Amour, s'il ſe peut, n'ayons que les douceurs:
Moi, j'en ai la tendreſſe... & d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Doriméne
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin & rival complaiſant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaiſant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplait.

VALSAIN.

Je le crois:
Il eſt ſi dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'aſſomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez ſûr que cet homme
A des deſſeins ſecrets. Je ne ſuis point jaloux.
Mais je ſais que Mondor conſpire contre nous.
Oui, j'ai vû Doriméne, & même ſa couſine

bas & d'un air effrayé.
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'eſt qu'on le badine.
De tels originaux ſont ſi divertiſſans !
Un riche, au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque eſprit, mais ſi vain qu'il en eſt par fois bête,
Croyant à tout le ſexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les ſoupés ;
Aſſés mauvais railleur ſur les maris trompés ;
Achetant des travers par ſes dépenſes folles...

DORMILLI.

Eh ! bien, il réuſſit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne ſe piquent pas de choiſir leurs amans,
Ont daigné quelquefois lui donner des momens ;
Et, trompant avec art ſa vanité crédule,
En ont fait, à plaiſir, un fat très-ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie ?

DORMILLI.

Oh ! j'ai vû
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaiſanté par ces Dames,
Qui bientôt... tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher Marquis ; notre ſiécle, nos mœurs,
Nos maris, nos amans, nos charmantes noirceurs,
Et ce ſexe maudit, que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune & fidèle encore,
Mais qui, peut-être hélas ! dans peu me trahira...
Vous ne connaiſſez rien, Monſieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on ſe marie :

Vous

Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien; mais, je vous prie;
Du respect pour le Sexe, ou je romps avec vous:
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus....

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte; &, d'un ton pathétique
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité:
Mais surtout, il faudra, comme à votre ordinaire
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

Dormilli appercevant Mondor, s'en va; le regarde d'un air ennemi & le saluë à peine. Mondor s'arrête quelque tems, étonné de l'accueil.

SCÉNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

QU'a-t-il donc? Il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse;

Il eſt vrai, je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous ſympatiſerions tous deux plus aiſément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non; mais je plains ſa manie.
On dit qu'il eſt atteint d'un peu de jalouſie;
Qu'il veut garder un cœur, après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à ſon âge! où Diable a-t-il vécu?
Il eſt quitté? La choſe eſt-elle ſi cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'eſt dans l'ordre; on ſe prend, on s'aime, on ſe trahit;
Et les Femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh! bien, j'en fais dix autres.

VALSAIN.

à part. *haut.*
Amuſons-nous du fat. Des ſoins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.
Au reſte, on eſt flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en eſt amuſé. Mais, il pourroit me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne ſçais pas me plaindre:
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois auſſi l'honneur de vous haïr.

MON-

MONDOR *d'un air modeste.*
Ah ! Monsieur !
VALSAIN.
Vous lorgnez d'assez près Doriméne.
MONDOR *d'un ton moitié badin.*
Vous tremblez donc aussi ?
VALSAIN.
Ma peur est-elle vaine ?
Pour gagner tant de cœurs, & pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc ?
MONDOR.
J'ai cent moyens pour un ;
J'éveille l'amour propre, & le pique & le flatte ;
En paraissant la fuir, je raméne une ingrate ;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours crû l'esprit... une grande ressource
Dans la société.
VALSAIN.
Sans doute.
MONDOR.
Une autre source
De tous les agrémens dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune, & l'or sçait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, & mon Hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai ne font pas mon mérite ;
Tout cela n'est pas moi, je le sçais ; mais enfin,

On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la Philosophie ?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, & c'est ce que je crains:
Adieu ; menagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÉNE III.

MONDOR *seul.*

JE le crois mon ami ; sa franchise intéresse ;
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu ; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le Chevalier & Monsieur le Marquis
Me seront immolés ; la chose est manifeste;
Je ne puis en douter, sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une Beauté
Du sans-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougeux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante & qui gêne une épouse;
Bien vû ! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer ;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrétes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici ; sortons prudemment : il me semble,
Qu'il n'est pas à propos que je les voye ensemble.

SCE-

SCÉNE II.

DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÉNE.

QUe se passe t-il donc ? Vous riez de bon cœur,
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÉNE.

J'en reçois une aussi dont le stile m'enchante.
La vôtre ? Peut-on voir ?.. *Angélique donne sa Lettre.*
Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, & moi, l'original.
Nos billets sont pareils. *Elle donne sa Lettre à Angélique.*

ANGÉLIQUE *la lisant :*

O la plaisante chose !
C'est un trait de Mondor.

DORIMÉNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire !.. Il faut nous réunir.
Mettez vous là : *montrant une table où l'on peut écrire.*

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ?

DORIMÉNE.

Pourquoi ? Pour le punir.
Le fat ! Et puis je veux... L'idée est excellente ?

Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valsain me déplait fort avec ses tons glacés,
Votre amant aime trop, & le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre,

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÉNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'Epître, & même tendrement.

ANGÉLIQUE *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÉNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un & l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain, allarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vîte.

ANGÉLIQUE, *avec réfléxion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÉNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÉNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime:
On guérit un defaut par ce defaut-là même.
Ne perdons pas de tems. *Angélique s'assied.*
Je dicte. Écrivez.. Bon!

AN-

ANGÉLIQUE.

Mais il ne ſera plus jaloux au moins?

DORIMÉNE.

Eh non.

Dictant.

„ *Je ne ſais, Monſieur, ſi je fais bien de vous*
„ *repondre.*

ANGÉLIQUE.

Je ſais que je fais mal.

DORIMÉNE *dictant.*

„ *J'ai combattu long-tems...*

ANGÉLIQUE *répéte ce qu'elle écrit.*

Long tems.

DORIMÉNE *dictant.*

„ *Mais je ſuis excédée de Monſieur Dormilli...*

ANGÉLIQUE *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;

Je l'aimerois autant.

DORIMÉNE.

Eh bien.

„ *Je ſuis ... ſi cruellement tourmentée.*

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.

Vous vous divertiſſez.

DORIMÉNE.

Cent fois vous m'avez dit.

Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais quand on écrit!

DORIMÉNE.

Otez *cruellement*.

AN-

ANGÉLIQUE *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMÉNE *dictant.*

„ *En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...*

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÉNE *dictant.*

„ *Je ne sais qui je ne lui préférerois pas.*

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d' expression pareille.

DORIMÉNE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point.

Ou. : ,

DORIMÉNE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÉNE.

Et moi, j'ose prétendre

Qu' un jaloux, ou qu', un fat, peuvent seuls s' y méprendre.

ANGÉLIQUE *achevant d' écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?

Se croire aimé de nous!

DORIMÉNE.

Bon! Il le croit déja.

Et les hommes, d'ailleurs ... quelle crainte est la votre!

Ce sexe est vain, très-vain ... presqu'autant que le nôtre.

Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;

Et

Et . . . soyez inflexible avec le Chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

Angélique se lève pour lui céder la place.

Moi, j'aime aussi Mondor, & je veux le lui dire.

En s'asseyant.

Ils seront bien joués, bien plaisans tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu, vous aimez bien à voir souffrir!.. silence:
Ils approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance,
Cachez votre papier.

DORIMÉNE *assez haut pour être entenduë de Valsain.*

Vous vous moquez de moi.
Oh, je ne suis point fausse.

SCÉNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÉNE.
ANGÉLIQUE.

DORMILLI *bas à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin, vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scene nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DOR-

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous fuivrai par-tout.

Angélique fe réfugie auprès de Doriméne.

DORIMÉNE *à part.*

C'eſt-là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valfain lui reffemble?
à Valfain.
Ah! vous voilà, Monfieur?

VALSAIN.

Nous arrivons enfemble,
Et je n'ofois, Madame, interrompre un billet.

DORIMÉNE *fans le regarder & continuant d'écrire*

Mais vous faites fort bien; il faut être difcret.

DORMILLI.

Difcret? Vous écririez, Madame; en fa préfence
A cinq ou fix rivaux; toujours fans défiance,
Monfieur feroit content de lui-même & de vous.

DORIMÉNE.

C'eſt que, précifement, j'écris un billet-doux.

DORMILLI.

Valfain, vous entendez? un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t'on s'occuper...

DORIMÉNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DOR-

DORIMÉNE *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

Elle écrit d'un air très animé,

VALSAIN.

Le ſtile en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du ſentiment.
Ce billet ſera tendre; heureux qui doit le lire!

Dorimène plie ſon billet.

Mais c'eſt finir trop tôt: on ne peut trop écrire,
Quand c'eſt le cœur qui dicte.

DORIMÉNE *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

à un Laquais.

Holà quelqu'un? Portez bien vîte cette lettre.

VALSAIN.

C'eſt peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÉNE.

Chez vous? Eh-bien, Monſieur, allez la recevoir.

elle ſort.

VALSAIN *ſouriant.*

Ah! Je ſuis pénétré d'un ſi flatteur eſpoir;
J'y cours.

SCE-

SCÉNE VI.

DORMILLI, ANGELIQUE.

DORMILLI *retenant Angélique qui veut suivre Doriméne.*

UN moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère,
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh, discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours Monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, Mademoiselle..
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et

Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mistérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wilsh; il fait votre partie:
J'en fais une autre, moi; loin de vous! & comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire:
Et vous & votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux fait se justifier.
Ah! dût-il m'en couter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, Monsieur, cesser d'être sensible,
A votre folle humeur il faut m'assujetir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un? vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée? ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses?

On met, sans le savoir, mon éventail en piéces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidelle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits,

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrais!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:
Elle m'aime; & pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE *avec dépit*.

Eh bien, Monsieur, volez; fixez-vous auprés d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE *souriant*.

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGELIQUE.

Ciel! encor des fureurs! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI *la suivant*.

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom & vos refus?

SCE-



SCÉNE VII.

DORMILLI.

C'Est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival?

Mondor paroît.

Je l'apperçois peut-être...
C'est lui; précisement je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore & plus content de lui.

SCÉNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin & à part.*

BOn!

Haut, & d'un air triomphant.

Toujors de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime!

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi, qui raille peu,
Je vais, Monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence, ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR *riant.*

Vous croyez que je ſuis redoutable,
Et que ſur Angélique on a quelque deſſein?

DORMILLI.

De grace, expliquons nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande eſt fort bonne.
Chevalier, ſi je puis n'en vouloir à perſonne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien, qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il ſe peut,
En riant, & du ton d'un homme qui compte ſur la fatuité de Mondor.
Mais vous le direz, vous, n'eſt-ce pas?

MONDOR.

Il eſt leſte!
Ma foi, ſi je le dis, c'eſt, je vous le proteſte!
Pour vous tranquiliſer: vous êtes ſi preſſant...
Je vois que vous ſouffrez; je ſuis compatiſſant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien, s'il faut vous en inſtruire.
il s'amuſe de l'attention que lui prête Dormilli.
Ces choſes-là pourtant ne devoient pas ſe dire.

DORMILLI.

Avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,

Trop de feu, Chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, Monsieur, Doriméne...?

MONDOR *négligemment*.

Mais, oui,

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais, non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur:

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Doriméne a pour nous, c'est une chose sûre,
Un gout très-décidé, mais je dis, décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, Monsieur, peut etre mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu, c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous; de garder un secret!

Il tire un Porte feuille de sa poche.

Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut il, à l'inſtant, même, avoir la complaiſance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je penſe
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... liſez.

Il lui préſente le billet: Dormilli veut s'en ſaiſir & Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.

Sous un ſtile badin ſes feux ſont déguiſés:
On badine d'abord, puis on eſt attendrie;
Puis, le moment fatal, & puis la jalouſie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir;
Et le roman finit par un beau déſeſpoir.

il éclate de rire.

Mais, n'admirez-vous pas le ſomme il létargique
Du Monſieur de Valſain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui, qu'on a ſupplanté;
Il eſt, le chér Marquis, d'une ſécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par ſa Maîtreſſe!
J'avois ſçu le prévoir; je le diſois ſans ceſſe.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-longtems avant;
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI *d'un ton brusque.*
Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.
MONDOR.
Moi, je le conjecture.
DORMILLI:
Vous êtes consolant.
MONDOR *d'un air fin.*
Néanmoins, je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne, en vérité, ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.
Il chante le vers suivant, pris d'un Opéra.
Les amans affligés aiment la solitude.

SCÉNE IX.

DORMILLI *seul.*

IL chante! il est heureux! Mondor n'est point haï
On l'aime, & l'on me hait! & Valsain est trahi
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÉNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI *à part.*

IL me paroît bien trifte!

VALSAIN *à part.*

Il a l'air indigné.

Ils fe regardent quelque tems en filence.

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI.

à part, en s'éloignant de Valfain.

A-t-il quelque foupçon?

VALSAIN.

A part, s'éloignant de même.

Je dois lui dire tout; mais, de quelle façon?

DORMILLI *à part.*

Comment m'y prendre?

Ils fe rapprochent l'un de l'autre.

Haut.

Il faut qu'avec vous je m'explique.

Je

Je viens d'entretenir tout-à-l'heure Angélique:
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flater ;
Que votre aimable veuve a sçu me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Etes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très-sûr ; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Ecoutez, cher ami? surtout, point de fureur.
Je commence à penser enfin, comme vous-même.
Oui ; je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé!
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Ecrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre, d'elle, un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez ; je n'osois vous le dire ;
Vous sçavez tout Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met, de plus, au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Ecrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc.

VALSAIN.

Je l'ai lû;

DORMILLI.

Vous l'avez lû?

VALSAIN.

Deux fois: j'en êtois confondu.

DORMILLI *d'une voix étouffée.*

Qu'entend je?... se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!.. Quel coup!.. Il me décide?
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti . . .

VALSAIN.

Seroît dur: il faut être équitable.
La mienne m'est fidéle, & je serois coupable
Si...

DORMILLI *très vivement.*

Fidèle? Oui, fidéle; Adorez la, Mondor,
Quelle fidélité! Là, tout à l'heure encor..;
Elles poussent bien loin la feinte & le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins,
Mondor tient un billet écrit par Doriméne,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VA-

VALSAIN *à part.*

Que dit-il là?

Haut.

Deux billets à Mondor! . . Répétez moi cela
Dorimène...

DORMILLI *avec impatience.*

Oui Monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?. .

DORMILLI.

Oui Monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui Monsieur.

VALSAIN.

Une Lettre?

DORMILLI.

impetueusement.

Oui Monsieur, oui Monsieur, oui Monsieur,

VALSAIN.

à part & toujours de sans-froid.

A Mondor,

Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN. *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance.
Il ne trahit pas; *Ses vertus*, disiez-vous,

Ses

Ses vertus sont de lui, ses defauts sont de nous,
Croyez à ses vertus. Oh ! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même ;

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! & c'est Mondor qu'elle aime.

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réfléxion!

VALSAIN *riant*.

Je reviens à l'instant.

Il s'en va.

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraye ;
„ J'écris un billet doux.

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

Il veut sortir.

DORMILLI.

lui serrant le bras avec colére.

Du moins ! concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Celui de Doriméne, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir ?

VALSAIN :

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

à Valsain : à lui même.

Ah! fort hien. Croira-t'on qu'Angélique, à son âge,

A-

Avec cet air naïf, & le plus doux langage ? ...
Que n'ai-je aimé Julie?...*à Valſain.* Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet ? L'auriez-vous retenu?
Je puis, ſoyez-en ſûr, l'écouter ſans colère :
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me déſeſpérez ! ...
Voyons de près mon fat. *Il ſort.*

VALSAIN *allarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit! arrêtez. Angélique eſt fidelle.
Mondor n'eſt point aimé.

DORMILLI *revenant.*

Comment ! Que dites-vous ?

VALSAIN.

Qu'on s'amuſe, à la fois, de Mondor & de nous.

DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux couſines.
Deux lettres, à la fois, & deux lettres badines !
A Mondor... qui les montre ! allons ; réfléchiſſez.

DORMILLI *avec vivacité.*

Eſt-il bien vrai ? . . . Comment ? . . . de grâce...
éclairciſſez ...

VALSAIN.

Mais tout eſt éclairci. L'une eſt jeune & timide ?
L'autre n'eſt que maligne & point du tout perfide.
Vous

Vous croyez leurs billets! Je crois plutôt leurs cœurs :
Qu'un fat ait des ſuccès, j'y conſens, mais ailleurs.
Il n'en a point ici.

DORMILLI.

l'embraſſant avec tranſport.

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh oui, je le parie,
Je ſuis encore aimé. Vous avez bien raiſon;
J'ai mille ſouvenirs; elle, une trahiſon!
J'ai crû... j'étois donc fou. La découverte eſt bonne;
Angélique me trompe; eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joüés tous deux! mais enfin,
Pour nous en impoſer il faut être plus fin.
Nous ſommes clair-voyans... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous, préſentement puis-je attendre un ſervice?

DORMILLI, *avec une effuſion de tendreſſe.*

Ah! je ſouſcris d'avance à vos moindres deſirs.

VALSAIN.

ſouriant & d'un air tranquille.

Laiſſez vivre Mondor pour nos menus plaiſirs.

DORMILLI.

avec une joie exceſſive.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux déſeſpoir réjouir l'inhumaine.

Il va pour ſortir.

DORMILLI, *le retenant.*

Mais ſommes nous bien ſûrs?.. Croyez vous fermement?
C'eſt qu'on ne doit jamais croire légérement.

VAL-

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant*.

Eh bien, j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
C'est pour vous détromper...

à part.

& leur payer nos dettes:

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.

d'un ton badin.

Je doute aussi, je doute, & je vais m'éclaircir.
Partez.

Il veut le faire sortir.

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DOR-

DORMILLI, *resistant*.

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, & gardez de paroître sans moi.

Il le pousse enfin hors du Théatre. Un moment après Dormilli rentre, & sans être apperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.

SCÉNE XI.

VALSAIN, *seul*.

COmment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même, (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurai vû le Mondor, & rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces Dames:
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh, rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,

Ne

Ne ſoyons pas cruels..: Bonnes gens que nous ſommes!
gaiement.
Qui déſole une femme eſt le vengeur des hommes.
Les voici, Bon,

SCÉNE XII.

DORIMÉNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMENE,

bas à Angélique dans le fond du Théâtre.

IL eſt accablé de douleur;
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE.

bas à Dorimène.

Voyons:

DORIMENE.

à Valſain qui ſe proméne d'un air fort triſte.

Où va Monſieur?

VALSAIN.

Je ne ſçais.

DORIMÉNE.

Cet air triſte a lieu de me ſurprendre.

VALSAIN.

ſe promenant toujours.

A tant de perfidie auroìs-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflâmer, l'attendrir,

Lui promettre son cœur, sa main, & le trahir!
Le moïen qu'à ce coup l'infortuné survive?

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive,

VALSAIN,

s'arrêtant.

Votre inconstance aussi me touche infiniment,
Mais je n'en parlois pas, Madame, en ce moment;
Je pense à mon ami qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique,
Furieux, comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour & même l'amitié.
Madame, je l'ai vû prêt à perdre la tête:
Il la perdoit sans moi.

DORIMÉNE.

Vous êtes bien honnête:
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moïen... qu'il auroit pû trouver.

ANGÉLIQUE, *allarmée.*

Et quel moïen?

VALSAIN.

Très-simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, & savez qu'elle l'aime;
Brune vive, piquante!

DORIMÉNE, *feignant,*

Eh, bien il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pû l'enflammer;

DORIMENE, *à part.*

Bon.

VAL-

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie eſt jeune, tendre & belle:

DORIMÉNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, Madame; c'eſt moi qui viens de l'y mener.
Il réſiſtoit d'abord; mais... j'ai ſçu l'entraîner.

DORIMÉNE, *à part.*

Le Monſtre?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! Dieux!

VALSAIN, *à Doriment.*

Voyez cette ſcène touchante,
Mon ami conſolé, les tranſports d'une amante:
Ils vouloient tout ſe dire, & ne ſe parloient pas,
Mais quels regards! j'aimois juſqu'à leur embarras.
à Angelique.
Vous auriez pris plaiſir, ſur-tout, à voir Julie:
Tous deux me raviſſoient: j'en ai l'ame attendrie.
à Doriméne.
C'eſt que rien n'eſt ſi beau que l'aſpect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin j'ai décidé ſon cœur,
à Angélique. *à Doriméne.*
Ils ſeront l'un à l'autre... Et, quant à moi, Madame,
J'attends: peut-être un jour trouverai-je une femme,
Qui daignera m'aimer; notre rival heureux,
Mondor, monſieur Mondor en a bien trouvé deux.

Il ſalue reſpectueuſement; on ne lui rend point ſes révérences; il ſort.

SCÉNE XIII.

DORIMÉNE, ANGELIQUE.

DORIMÉNE,

après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.

Quel homme!... & je l'aimois!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée aussi! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.

Dormilli sort du cabinet où on l'a vû entrer, & s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette Scène il fait, de tems en tems, des pas vers Angélique.

DORMILLI.

bas.
Ecoutons.

DORIMÉNE.

L'avanture est heureuse peut-être;
Et je me félicite enfin de les connoître.
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc! voilà comme ils aimoient tous deux!
L'un..

AN-

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, Madame, à leur place,
J'en aurois fait autant. Quoi ? Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, & nous lui répondons !
C'est pour un tel rival, que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMÉNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vû votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien, qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empéchoit ? ô Ciel !

DORIMÉNE.

Oui ; c'étoit-là son rôle ;
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI.

bas dans le fond du Théâtre.

Charmante !

Il s'approche d'elle.

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant ! vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.

Où retrouver jamais un cœur comme le ſien ?
Si du moins, il voyoit le déſeſpoir du mien ! . . .
Je veux le détromper.

SCÉNE XIV.

DORMILLI, DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec tranſport.*

Il l'eſt, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah Ciel ! Ah Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore ?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous regnez toujours ;
Diſpoſez de mon ſort, de ma main, de mes jours.

DORIMÉNE, *avec un air de dépit & de joie.*

Ce traître de Valſain !

DORMILLI.

A vû votre artifice,
Et s'eſt un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez ſon complice !

DORMILLI.

Oh non, pas tout-à-fait ; mais quelle heureuſe erreur !
à Doriméne.
N'allez pas le gronder ; je lui dois mon honheur.

Sans

Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
à Angelique.
Je n'aurois pas joüi d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.
Vous avez entendu ?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*
Je vous ai laissé dire & n'en ai rien perdu.

DORIMÉNE, *qui voit venir Valsain.*
Paix.

SCÉNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN.

Entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.

C'Est lui que je vois. Aura-t-il pû se taire?
Il s'avance & regarde quelque tems.
Ces Dames savent tout?

DORIMÉNE.
Votre affreux caractère.
M'est enfin dévoilé, vous êtes le mortel
Le plus faux ! ..

VALSAIN.
J'en conviens ; mais lui, le plus cruel.

On

On ne peut, avec lui, se venger à son aise'.
Mon pauvre Chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!
Plus de société désormais entre nous:

gaiement.

Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie!

DORMILLI.

à Angélique. *à Valsain.*

Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie!

à Angélique

Quand je jure à vos pieds.

Il tombe aux pieds d'Angélique.

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est ma foi charmant!
Ce tendre Chevalier aime excessivement.

Pour-

Pourquoi le maltraiter ainsi, Mademoiselle?
bas à Valsain qui rit.
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidelle,
Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
bas à Dormilli qui rit aussi.
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
Dormilli & Valsain rient de Mondor sans se gêner; à part.
Bon, chacun rit de l'autre. *Ils rient tous trois.*

VALSAIN *à Mondor.*

On rit de vous.
à Doriméne.
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas daignez être ma femme.

DORIMÉNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi;
Je te céde l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; & qu'en cet heureux jour,
désignant Mondor.
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux Belles.

Doriméne, Angélique, Valsain, & Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, & sortent en riant.

SCÉNE XVII.

MONDOR, *seul, exprime sa confusion à droite & à gauche.*

EXpliquera, morbleu, les femmes qui pourra...
L'Amour me les ravit, l'Hymen me les rendra.

FIN.